

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ

14, rue Drouot (Paris 9^e) — Téléph. : CENTRAL 69-70

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2^e) — Téléph. CENTRAL 80-82

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) ; Cinq Centimes

LE DEVOIR DES RADICAUX

La Justice FISCALE

Le parti radical doit se montrer digne de toutes les espérances que le peuple, le peuple qui se bat comme le peuple qui travaille, a placées en lui.

Les journalistes se trouvent entretenus avec le public, avec l'ensemble des citoyens de toutes les classes, des rapports qui ne sont pas ceux qu'entretenaient les élus avec leurs électeurs ; c'est ainsi qu'ils peuvent dire aux chefs du parti radical ce que l'on attend de son initiative et de son acharnement.

La guerre aura été, pour nombre d'électeurs, une école de politique. Les paysans sont restés en contact constant avec les ouvriers des villes et avec les soldats et les officiers des professions libérales. Les uns et les autres ont mis en commun leur savoir et leur expérience. Ils ont discuté et ils ont réfléchi. Tous nous reviendront plus savants et plus sages.

Déjà l'on peut deviner ce que sera l'état d'esprit de ces citoyens dont la guerre aura développé les connaissances et exercé l'intelligence. Dans leurs lettres, et, quand ils viennent en permission, dans leurs propos, ils ne dissimulent rien, ni leurs inquiétudes, ni leurs espoirs. Or voyez, dès maintenant, ceux qui appartiennent aux classes laborieuses, ceux qui n'étaient point, avant la guerre, des adeptes du socialisme ; ils ont, presque tous, placé dans les élus radicaux et dans les organisations radicales, une partie de leurs espérances d'après-guerre.

Les réactionnaires chaque jour, nous apprennent que le parti radical est mort et que le peuple des armées est dès aujourd'hui tout acquis au nationalisme clérical. Ils se méprennent gravement et, s'ils se donnaient la peine de scruter un peu l'âme des soldats, ils le constateraient bien vite.

C'est, pour une bonne part, à l'action tenace des paysans reconnaissants que le parti radical doit le grand honneur que lui fait la nation sous les armes en lui confiant la garde et la défense de ses intérêts. Les paysans ne sont pas des ingrats. Ils n'ont rien oublié de ce que les radicaux ont demandé et obtenu pour la démocratie des campagnes. Et, sans avoir couru les réunions publiques, ni même lu beaucoup de journaux, ils connaissent bien le personnel politique de la République. C'est que l'action publique des partis et des hommes les touche plus directement. Ils se rendent mieux compte de ce que c'est que l'impôt, parce que tous le payent, même les plus humbles. Ils ont vu, sur leurs feuilles de contributions, la différence qu'il y a entre la gestion des uns et la gestion des autres. Les lois d'assistance et de solidarité, ils en sentent, mieux que les ouvriers des villes, l'utilité et les lacunes, car l'application s'en fait sous leurs yeux, tous les jours, à des personnes qui sont leurs voisins, leurs amis, ou leurs parents, elle se fait essor en petit pour que leur esprit puisse en envisager tous les aspects. Plus exactement que les hommes des villes, ils connaissent la valeur de l'argent ; l'argent, chez eux, se gagne plus lentement et se dépense avec moins d'insouciance.

Or, justement, les problèmes qui intéressent les soldats des classes laborieuses, ceux dont ils parlent, ceux dont la solution les préoccupe, ce sont, avec les grands problèmes diplomatiques qui engagent le sort et l'avenir de la nation, les problèmes d'un ordre dans lequel l'expérience des ruraux les a fait passer maîtres : les problèmes économiques et fiscaux.

Interrogez un soldat, un soldat qui, avant la guerre, gagnait sa vie modestement par un travail acharné, un soldat comme ils sont presque tous, dans ce pays où les grosses fortunes et l'absolute misère sont pareillement rares ; interrogez ce soldat, — ce « poilu », comme on dit au music-hall et dans les journaux illustrés.

Mais il y a des chances pour que, s'il vous ouvre son cœur, il vous laisse paraître que trois questions le préoccupent :

Les loyers, Les réparations et pensions, Les impôts.

Le soldat qui se bat, et ne gagne que cinq sous par jour, ne veut pas avoir à payer ses loyers, en rentrant chez lui. Il sait, ou, du moins, il comprend bien, qu'il n'aura pas à le payer directement, sous forme de « fermes » à son propriétaire.

Mais il ne veut pas non plus avoir à les payer indirectement, et peut-être plus cher, sous forme d'impôts. Il ne veut pas avoir à rembourser à l'Etat, sous forme de contributions directes ou indirectes, les indemnités qui pourraient être allouées aux propriétaires.

Les soldats espèrent aussi que nous, de leur journaux pas le mauvais tour de les obliger à restituer sous forme d'impôts encore, les sommes que nous devons leur accorder quand ils auront souffert de la guerre, dans leurs biens, ou dans leurs personnes, ou dans la personne de leurs proches. Ils ne veulent pas rendre d'une main ce qu'ils recevront de l'autre. Ils ont bien accepté de se faire à eux-mêmes leurs pensions d'ouvriers, parce que leurs employeurs collaboraient à la constitution de la caisse des retraites par des contributions

obligatoires. Mais, l'argent qui leur sera attribué, parce qu'ils ont été rendus moins propres au travail, ou parce que leurs maisons auront été brûlées, ils souhaitent ne pas avoir à le lever sur leurs propres gains, ou à le verser au fisc en payant plus cher tout ce qui est nécessaire à leur vie.

Tout ce qui sera fait, ne sera équitable, selon la Démocratie des armées, que si l'on réalise auparavant une réforme radicale de l'impôt, que si l'on substitue à toutes les contributions qui frappent les ouvriers et les paysans une taxe unique, l'impôt sur le revenu.

Or l'impôt sur le revenu, c'est le parti radical. Les paysans le savent ; les confédérés des Ligues de M. Jules Roche, et leurs affiches, on distribue dans les tranchées, ont appris aux cultivateurs des hameaux les plus isolés, que le programme radical c'est surtout l'impôt sur le revenu, et que l'impôt sur le revenu ne saurait être réalisé que par les radicaux.

Cette réforme était populaire surtout dans les campagnes. L'œuvre de justice qu'elle réalisait était surtout sensible aux paysans ; ses avantages leur apparaissent plus concrètement. Chacun savait que, cet impôt appliqué, c'était telle somme qui, chaque année, ne lui serait plus enlevée par le percepteur.

La guerre a fait de cette réforme de l'impôt l'espérance de tous les soldats, hommes des villes comme des campagnes. Les paysans ont fait l'éducation fiscale des citadins. Et, par-dessus le marché, les meilleurs financiers de la République sont parmi les chefs du parti radical. Ceux des ministres qui ont fait naître les plus grandes et les plus légitimes espérances pour ces campagnes, ce sont les ministres des Finances du parti radical. Les noms qui sont attachés à l'idée de justice fiscale, de réforme de l'impôt, ce sont des noms de radicaux.

C'est pourquoi le peuple des armées, éclairé par nos paysans économes et prévoyants, place, comme la moitié du peuple de l'arrière, ses espérances d'après-guerre dans le parti radical et dans ses financiers.

Il ne faut pas que les radicaux ignorent ce que l'on attend d'eux.

Georges CLAIRES.

La Conspiration des Ciseaux

La Censure, qui tolère les ordures que vous savez dans les poubelles de droite, et qui laisse exposer aux regards, non seulement au public français, mais encore au public mondial, les moins flatteuses productions de la clique antirépublicaine, a eu le front, hier, de nous demander l'échappage du passage essentiel de notre route.

Les gens de droite pouvant sans dommage refuser d'observer les consignes données par le Bureau de la Presse, nous avons pris sur nous d'en faire autant.

Mais il ne faut pas que la Censure puisse supposer une seule minute que nous nous en tiendrons là.

Longtemps, nous avons patienté. Une partialité pas même déguisée, l'indulgence plénière pour tout ce qui combat les institutions et les hommes que nous aimons, les pires rigueurs pour les défenseurs du régime auquel nous désirons la victoire — nous aimons répéter cette formule que, peut-être, la Censure n'osera pas supprimer — tout plaisir de sinon contre M. Maruéjouls, qui fait ce qu'il peut pour accommoder au goût égalitaire des mots d'ordre qui sont parfois étranges, du moins contre la Censure elle-même, et les hommes qui, à la Censure, sont plus puissants encore que M. Maruéjouls.

Nous comptions avoir au moins le droit de répondre. On nous a contesté ce droit. Ne rappelons pas des faits récents ; ils sont dans la mémoire de tous, et nul acte d'accusation ne saurait être plus impressionnant que le souvenir de cette succession de scandales.

Pourquoi, on a bien voulu nous promettre des enquêtes, par exemple lorsqu'un journal de Marseille se permettait d'accuser des députés français d'être vendus à l'Allemagne. Nul n'a jamais connu le résultat de ces enquêtes.

D'autres fois, on ne nous a rien promis, et c'était au moins plus franc.

Maintenant nous en avons assez. Tant que la Censure ne nous paraît que stupide, nous voulions encore bien nous incliner. La voilà qui se démasque, sous l'accoutrement du bouffon, on devine le poignard (Pardon !... le ciseau) du conspirateur.

Il y a vraiment des gens qui ne se consolent jamais de ce que la République ait pu triompher de ses ennemis du dehors comme de ceux du dedans.

L'histoire se recommence, les patriotes se refusent à séparer dans leur esprit et dans leur cœur, la France de la République.

Tant pis pour la Censure et pour les censeurs, s'ils persistent à mutiler à coups de ciseaux les témoignages constants de l'attachement de la presque unanimité du pays à la Démocratie pacifique mais victorieuse !...

Jean COLDSKY.

P. S. — Après la duplicité, la stupidité. On nous supprime notre article sur la journée du Poltu. Nous disions dans cet article : « Il n'y a ni préparation, ni scandale ».

Le Bureau de la Presse voudrait-il que le public s'imagine le contraire ? — J.G.

LA GUERRE

Violents Combats

DANS LA SOMME

Les Allemands attaquent sans succès à Sailly-Saillisel. A l'est de Verney en Santerre, ils prennent pied dans nos tranchées, mais pour y être tués ou pris

Communiqués Officiels

809^e JOUR DE LA GUERRE

COMMUNIQUE FRANÇAIS

18 octobre, 15 heures.

Au nord de la Somme, hier en fin de jour, nos positions de Sailly-Saillisel. Trois attaques débouchant du nord de l'est ont été successivement brisées par nos feux qui ont valu à l'ennemi des pertes sensibles. Tous nos gains ont été intégralement maintenus. Aucune action d'infanterie au cours de la nuit.

Au sud de la Somme, vers cinq heures, une de nos tranchées à l'est de Verney-en-Santerre. Quelques fractions ennemies appartenant à la première vague ont réussi à pénétrer dans nos éléments avancés. Contre-attaqués aussitôt par nos troupes, les occupants ont été tués ou faits prisonniers. Les vagues suivantes, prises sous nos tirs de barrage ont dû redoubler en désordre en laissant des morts sur le terrain.

Au sud de l'Avre, nos reconnaissances ont pénétré dans une tranchée ennemie de la région de Fresnières et ramené des prisonniers.

Dans les Carpathes

Londres, 18 octobre. — De Bucarest au Daily Telegraph.

La situation reste sérieuse. Notre défensive dans les Carpathes doit être spécialement efficace et devrait faciliter une offensive sérieuse sur notre front sud, si les Alliés envisagent le même but et exercent une pression sur le front balkanique et sur le front russe du nord. On croit que l'ennemi a sur le front transylvain 16 divisions. (Information.)

NOS ALLIÉS RESISTENT

Zurich, 18 octobre. — On mande du quartier général à la presse allemande que les Roumains opposent une résistance acharnée autour des défilés, sur le front oriental, de même qu'au sud et à l'ouest du bassin de Bresso. (Information.)

L'EFFORT RUSSE

Genève, 18 octobre. — D'après la Nouvelle Presse Libre de Vienne, les Russes reçoivent, en ce moment, de gros renforts en Bukovine. Les attaques contre Kiribaba ont repris avec acharnement. Plus activement que jamais, les Russes font des efforts désespérés en vue de couper toute communication avec la Hongrie. (Information.)

Le plan d'Hindenburg

Londres, 18 octobre. — La deuxième armée roumaine fait des efforts héroïques pour arrêter la poussée du général Falkenhayn qui essaie de déboucher de Bresso par les quatre défilés conduisant à la plaine roumaine. Il semble que l'ennemi menace la Moldavie et aussi la Valachie car, d'après des dépêches de Pétersbourg, une nouvelle offensive austro-allemande s'est produite près de Dorna-Vatra au point de jonction des frontières entre la Bukovine et la Roumanie ; c'est là que se trouvent les armées des généraux Letichsky et Prsan que séparant malheureusement la crête des Carpathes. Il est possible, cependant, que les

Violente bataille en Galicie

Londres, 18 octobre. — Du Morning Post. Sur un large front très étendu, qui va de la Volhynie à la Galicie, les armées russes sont fortement engagées avec l'ennemi. Malgré leur braviolés, les rapports de Petrograd indiquent que Broussiloff fait un considérable effort pour pénétrer jusqu'à Kovel, tandis que les forces de Tcherbatoff essaient de se frayer une route vers Malicz.

Un nouveau navire

Rome, 18 octobre. — Le Giornale d'Italia donne dans son dernier numéro quelques renseignements sommaires au sujet d'un nouveau type de navire italien, qui paraît appelé à faire sensation dans le monde maritime.

Cet navire, dans lequel le pétrole remplace le charbon comme combustible, atteint une vitesse qui n'a jamais été obtenue jusqu'à présent. En marche normale, cette vitesse serait de 80 kilomètres, c'est-à-dire le double de celle du plus grand dragueur autrichien et de même vitesse que celle des sous-marins. (L'Information.)

Un steamer allemand échoué

Stockholm, 18 octobre. — Un rapport envoyé le Landost annonce que le steamer allemand Thasos s'est échoué sur suite d'une violente tempête. Il faisait partie d'une flottille de neuf navires qui, près dans la tourmente, demandèrent, par signaux, des pilotes auxquels il fut impossible de répondre.

La flottille était sur le point de sombrer ; cependant, huit des steamers dont se composait le convoi, réussirent, non sans de grandes difficultés, à atteindre un abri.

Plaidoyer pour M. Briand

Demain, et les jours suivants, je ferai part aux lecteurs du Bonnet Rouge de quelques informations recueillies pendant un voyage de quelques jours, et je montrerai, par des citations de la presse allemande, quels mauvais services rend la Censure à la cause qu'elle prétend servir.

Mais je ne veux pas attendre un jour pour dire ce que je pense des bruits qui se répandent à propos de la situation de la Roumanie, et des responsabilités encourues par les différents gouvernements.

On se souvient qu'au moment de l'intervention roumaine, nos bons confrères étaient tout feu tout flamme. C'était la victoire rapide, certaine, définitive.

A peu près seul dans la presse, le Bonnet Rouge s'efforçait de réagir contre des illusions dangereuses.

Nous insistions sur l'intérêt qu'il y avait à ne pas perdre de vue que, dès maintenant, il fallait songer à mener dans les Balkans la bataille diplomatique au même titre que la bataille militaire, et nous suggérions qu'il ne serait pas si maladroît pour les chefs des nations de l'Entente de s'efforcer de profiter d'un moment heureux pour engager, ou tenter d'engager, des conversations susceptibles de diviser l'adversaire.

Au lendemain de l'intervention roumaine, quand, on assurait que le public de crise de triomphe, nous écrivions simplement : « Il faut fuir jour serré ».

Lorsque les Roumains présentaient et Transylvanie, nous nous permettions de donner à nos confrères ce conseil : « Le conseil de modérer les imaginations éphémères ».

Le lendemain, nous indiquions les raisons

et le ministre de la Guerre sur la situation en Orient ; je ne sais pas ce qui s'y est passé, mais les représentants de la nation ont dû dire au gouvernement que l'opinion publique française ne le félicite pas de la façon dont la guerre a été conduite en Orient depuis l'intervention roumaine.

Et le directeur de la Victoire ajoute :

On ne nous fera jamais admettre que lorsque l'intervention de la Roumanie a été décidée, si les gouvernements italien, anglais et français, si les dates-majors des trois grands alliés d'Occident s'étaient réunis et s'ils avaient examiné seulement quelques heures ensemble la situation créée par l'intervention roumaine, ils n'auraient pas tenu à l'égard des gouvernements russe et roumain, et à leurs états-majors, la nécessité d'extirper d'abord, avant toute autre chose, l'épine bulgare.

Tout ceci est peut-être très vrai. Seulement, cela aurait gagné à être dit plus tôt. C'est trop facile de prodiguer les coups d'encensoir aux jours de beau temps, et de se fâcher tout rouge dès que le ciel s'assombrit.

Nous ne pensons pas que M. Briand et le gouvernement français soient en rien responsables des difficultés actuelles. Nous devons à M. Briand l'expédition de Salonique. Nous savons quels furent les efforts de notre Président du Conseil auprès des alliés de la France pour obtenir que ceux-ci fissent le maximum pour que Sarraïl puisse disposer d'effectifs importants.

Mais nous nous permettons de faire remarquer à M. Hervé qu'un gouvernement ne peut exercer une pression utile sur des gouvernements amis qu'autant qu'il est lui-même l'objet d'une pression populaire. En dehors du Parlement, qui peut exercer une pression populaire, manifester les sentiments de l'opinion publique, si ce n'est la presse ?

Nous écrivions un jour que notre opposition constituait peut-être la meilleure des collaborations ; faut-il encore rappeler comment, toujours, nous nous sommes efforcés d'inviter notre ministre des Affaires Étrangères à montrer à nos alliés l'importance que l'opinion attachait à l'expédition de Salonique ?

En régime parlementaire, un président du Conseil n'est pas seulement un chef ; c'est aussi un représentant du peuple, puisqu'il est responsable devant les Chambres, et qu'il doit s'en aller le jour où il est en désaccord avec le sentiment populaire.

Le jour où parlementaires et journalistes remplirent tout leur devoir qui est de contrôler et d'informer sans bluff, sans vanes manifestations — sans courtoisie non plus — ils auront le droit de protester très haut lorsqu'un Chef d'Etat, marchand contre la volonté populaire, n'aura pas l'exécution du succès.

Mais jusque là, ils n'ont qu'une chose à faire : se taire.

D'autant plus que la situation n'est pas tellement inquiétante. On peut être assuré que M. Briand, qui est éloquent, a su dire ce qui convient d'excellentes choses, comme on peut être certain que Sarraïl ne perd pas son temps.

Le bon fabuliste ne nous a-t-il pas montré que les mouches volent au empêche celui-ci d'avancer et d'arriver au but ?...

Après l'arrestation de Rochette

Un Scandale d'avant-guerre

Rochette est arrêté !

En d'autres temps, cette nouvelle sensationnelle eût été qualifiée de « coup de théâtre » mais, actuellement, les « coups » du théâtre de la guerre ont épuisé l'opinion de ce point que les événements les plus imprévus la laissent indifférente.

L'arrestation de Rochette est, pour le moins, inattendue. Depuis longtemps, on le croyait loin, très loin, au Mexique où on disait qu'il s'était ménagé d'utiles relations, ou ailleurs. On l'y avait recherché jusqu'au jour où la police impuissante semblait avoir renoncé à jamais mettre la main sur lui. Dans les premiers mois qui suivirent le retour de Bordeaux du gouvernement Bourbon, on avait, à nouveau, martelé le nom de Rochette dans les couloirs du Palais Bourbon. On disait qu'il était devenu fournisseur de l'Armée par l'intermédiaire d'un « anciens membres du Conseil d'administration des Sociétés, le marquis de Crévecoeur. Puis, le silence s'était fait.

Mais la police veillait. Elle ne dormait que d'un œil. Il faut dire que là où les savantes déductions des Sherlock Holmes de la Sûreté Générale — et aussi de certains journaux — n'avaient servi à rien, le Hasard, le dieu Hasard, cette grande Providence des policiers dans l'embarras, fit merveille.

Des inspecteurs de la Sûreté étaient fort intrigués par un motocycliste rattaché au groupe n° 2, à Amiens. Ils le surveillaient et ses relations ne tardèrent pas à les intriguer. Ce motocycliste s'appelait Georges Bienaimé et il s'était engagé le 26 août 1914 au 6^e bureau du recrutement de la Seine, rue Saint-Dominique à Paris, où il avait contracté un engagement pour la durée de la guerre.

Le 26 août 1914. C'était au moment où l'on refusait les engagements volontaires. En tous cas, on les ajournait. Il fallait des démarches nombreuses, des influences et presque des supplications pour être admis comme combattant sans avoir été dégagé de toutes obligations militaires.

Cependant, il y avait des exceptions, notamment pour les motocyclistes. Tous ceux qui pouvaient se procurer une motocyclette étaient pris d'emblée sans difficulté — avec leur machine. C'est ainsi que Georges Bienaimé fut incorporé non sans avoir toutefois présenté des papiers à ce nom, bien en règle.

C'était Rochette, l'ancien directeur du Crédit Minier et de tant d'autres entreprises financières.

Il avait secoué la poussière de ses souliers sur le sol de son ingrater Patrie, mais il n'avait pas voulu se dérober au Devoir militaire. Il voulait acquiescer l'impôt du sang et il avait trouvé le moyen de servir sans se découvrir. Pendant plus de 26 mois il y avait réussi.

L'affaire Rochette n'est pas chose aisée. L'action financière n'est pas éteinte. Le scandale financier qui a abouti à un krach de 200 millions et qui est son écho au Palais-Bourbon va retentir à nouveau dans l'enceinte du Palais de Justice. On reparle de la « Commission d'enquête » que présida Jaurès, du document Fabre, du rôle de M. Barthou et de la police... Jaurès n'est plus. Le procureur général Fabre est mort à Aix.

Mais l'arrestation du coupable, l'affaire Rochette n'est pas une résurrection des scandales d'avant-guerre. C'est tout au plus une exhumation !

Jacques LANDAU.

Partira... Partira pas...

LE ROI CONSTANTIN QUITTERAIT ATHÈNES

DES SOLDATS ALLIÉS DEBARQUENT AU PIREE

Athènes, 17 octobre. — L'amiral Darigot du Fournet a avisé le maire du Pirée et le chef de la police d'Athènes qu'en raison des événements qui se sont produits ce matin au Champ de Mars, menaçant de troubler l'ordre public, il a été décidé de débarquer des détachements alliés au Pirée et à Athènes, afin d'assurer l'ordre public. La mesure ne comporte pas de discussions. (Havas.)

Le roi quittera-t-il Athènes ?

Athènes, mardi. — Le roi Constantin a de nouveau changé ses plans. Il a décidé de quitter la capitale et a informé le président du Conseil de sa décision. M. Lambros qui avait vu le roi à Taloi fit tous ses efforts pour le détourner de son projet, mais n'ayant pu parvenir, il revint en hâte à Athènes. Là, il eut des entrevues avec MM. Skouloudis, Goumaris et Dragoumis jeune, qui se rendirent à Taloi pour supplier le roi de ne pas prendre une décision irrévocable.

Sur leurs instances, le roi consentit à différer son départ.

Le régime au Palais royal une extrême nervosité. Le roi et la reine ont, dit-on, leurs bagages tout préparés pour le départ.

Athènes, mardi, 2 h. 46 de l'après-midi. — De continuelles allées et venues ont eu lieu toute la nuit entre Athènes et Taloi, résidence d'été du roi. Tous les fonctionnaires de la Cour ont été appelés au palais. (Daily Mail.)

Bourse de Paris

DU MERCREDI 18 OCTOBRE 1916

Marché peu animé, les fluctuations de la cote sont minimes.

Fonds d'Etat : Français 3 %, 61 40 ; 5 %, 90. — Extérieure 96,90. — Russe 1894, 63 ; 1906, 87,30.

Actions diverses : Union parisienne Russo-Asiatique, 600. — Nord, 1.370. — Lyon, 1.080. — Nord de l'Espagne, 416 50. — Monaco, 2.985 ; 1915, 599. — Dynamite, 810. — Say ord., 499.

Alphonse XIII à Saint-Sébastien

Alphonse XIII, accompagné du comte de Romanones, président du conseil, vient de se rendre à Saint-Sébastien.

Les commentaires au sujet de ce voyage ont été d'autant plus animés dans les milieux politiques espagnols que ce déplacement imprévu a coïncidé avec l'arrivée dans la même ville des ambassadeurs d'Espagne en France, en Russie, en Italie et d'autres diplomates étrangers.

Le BONNET ROUGE parle net, souvent avec hardiesse, parfois crânement, mais ne bluffe jamais.

Colonisons la France

Ce dont souffre notre région la plus industrielle

Saint-Etienne. (De notre envoyé spécial.)

Le centre qu'est le département de la Loire, était le plus important de France, il y a un quart de siècle, au point de vue industriel et commercial. La quincaillerie, la minoterie, la verrerie, l'épicerie, les liquides, la rubanerie, malgré les difficultés de transport, les tarifs trop élevés des compagnies, la concurrence de dix autres régions, Julien, se développa, fleurissait.

Le P.-L.-M. n'accorda pas, à cette région, certains tarifs avantageux qu'il accorda sur d'autres parties de son propre réseau, parce qu'il n'a pas à lutter contre le trafic des voies navigables dont les pouvoirs publics n'ont point doté ce département. Il s'en suit que les prix de revient des matières premières importées, nécessaires à l'industrie, ainsi que l'importation des denrées alimentaires indispensables, s'accomplissent avec un supplément de frais, les prix doivent y être plus élevés. Ils doivent y être d'autant plus élevés que toute la région est un centre de consommation extrêmement important, que sa propre production est loin de satisfaire ; ce centre a vu son importance s'accroître, de par la guerre, d'une façon imprévue ; les suppléments de population qu'amènent la fabrication des canons, des obus, des fusils, l'exploitation des mines, etc., demeurent même insoupçonnés, du point de vue de consommation, qui occasionnent une crise alimentaire plus intense qu'ailleurs.

Au début des hostilités, la Loire comptait environ 680.000 habitants, que la mobilisation réduisit à 570.000 environ. Dans les demandes de farine, de blé, de sucre, formulées par le Comité de ravitaillement et la

Au secours de l'École Laïque

Lundi dernier, divers journaux publiaient l'information suivante :

Le général Roques répondant à une lettre de M. Louis Marin, secrétaire du Var, avise celui-ci que les membres de l'enseignement public ou privé du service auxiliaire appartenant à la classe 1891 pourront être placés en sursis d'appel pendant l'année scolaire 1916-1917.

Fin juillet, la presse catholique a tous les échos de nombreux instituteurs allaient être rendus à leur classe et que M. le ministre de l'Instruction publique était bien décidé à conjurer la crise subie par l'école laïque.

Voilà que la montagne accouche... d'une souris. Combien y en a-t-il, dans toute la France, d'instituteurs de la classe 91 mobilisés comme auxiliaires ? Environ un cent !

Admettons (ce qui ne paraît pas certain) que tous ces maîtres soient placés en sursis d'appel. Du fait de cette libération, l'instituteur d'Académie des Bouches-du-Rhône va avoir à sa disposition trois maîtres de plus ; celui de la Côte-d'Or, un seul ! Et cela dans l'intérêt supérieur de l'enseignement ?

Admettons sans le moindre humour les circulaires officielles. La farce serait très drôle si la question qui nous préoccupe n'était pas aussi sérieuse. Notons, d'ailleurs, que dans tous les départements, ces chiffres aussi élevés nous édifieraient sur l'importance de la mesure prise.

Vraisemblablement, il a dû se passer quelque chose dans la coulisse durant la période des vacances. Cette lettre de M. Paul Poncet à l'un de nos amis, parue avec le visa de la Censure dans la revue l'École de la Fédération, nous apporte un peu de lumière.

Paris, le 16 septembre 1916.

Monsieur,

Le ministre de l'Instruction publique s'est heurté à l'opposition du ministre de la Guerre et n'a pu obtenir que les départements les moins favorisés soient désignés pour être seuls désignés.

La Commission de l'enseignement est très divisée. Les uns acceptent une mesure qui sacrifierait à tous les instants des instituteurs auxiliaires B. A. T. Quelquefois, au lieu de A. T. auxiliaires et du service armé. Les réactionnaires... s'opposent à toute mesure, à moins que les instituteurs ne bénéficient de mêmes avantages que les instituteurs publics.

Quant à moi, qui complais sur l'appui de la Commission de l'enseignement, et qui ne dois examiner la question que dans le sens de la mise en sursis de tous les auxiliaires et je crains que les oppositions soient telles que je ne puisse l'obtenir.

En tous cas, je ne me précipiterai pas à une demi-mesure. Un autre, s'il le veut, prendra cette responsabilité. Veuillez agréer, etc.

Paul Poncet, Député de la Seine.

Rapporteur du projet de loi Nadi sur le renvoi des instituteurs auxiliaires.

Le projet Nadi, qui dort depuis de longs mois, arriverait-il jamais en discussion ? Cependant, on aurait l'impression que le manque d'occasion de palabrer sur la pierre angulaire de la République, sur l'hérésie sacrifiée des maîtres qui versent abondamment leur sang pour la défense de la Patrie.

On exalte la noble tâche pédagogique, mais on ne veut pas voir les vides creusés dans nos rangs par les mobilisations successives. On discute, on marchandise, on s'alarme ; mais l'école laïque est toujours malade.

J.-F. CHASSANITE, vice-président du syndicat des instituteurs

Il faut espérer que la loque qui se dégage de la guerre ne nous mettra pas en face des mêmes éventualités dans vingt ans, d'autant plus que Saint-Étienne ne connaîtra son apogée industrielle et commerciale qu'à cette seule condition.

En matière économique, qui ne progresse pas, regresse. On ne saurait trop en être convaincu. Aussi la ligne de conduite des Pouvoirs Publics de demain est-elle toute tracée. Nous précisons dans un prochain article.

Hector DEFANCE.

Préfecture, longtemps on ne tint compte que de ce chiffre. Mais ce chiffre était fort au-dessous de la vérité ; à la deuxième année de guerre, il atteignit presque 800.000, d'un coût de plus de 230.000 tonnes à nourrir.

Ceci nous est confirmé par M. Ch. Lallemand, préfet de la Loire, dont la compétence, la vigilance, le dévouement ne se sont pas démentis un seul instant, ainsi que par M. Blanchard, professeur d'agriculture, directeur des services du ravitaillement, dont nous étudions plus loin le rôle moral et matériel que ses heureuses initiatives lui ont imposés.

Il en résulte que toutes les denrées alimentaires, au commencement surtout, menacèrent de faire défaut plus d'une fois. Il n'y avait plus de pain, alors que l'on croyait qu'il en existait encore, de même pour la viande, le sel, le sucre, etc.

Comme nous l'a dit l'honorable M. Tavernier, président de la Chambre de Commerce, il fallait, en outre, tenir compte de l'effacement de la population, de la suspension complète des moyens de transport, pendant près de quinze jours, de l'irrégularité des transports, des quills furent rétablis.

Que de démarches furent donc effectuées par la Chambre de Commerce, d'accord avec la Préfecture... Dans cette désorganisation, les usines fermaient, le chômage devenait règle générale ; des foules d'ouvriers n'avaient plus rien à faire ; c'était l'arrêt fatal de la vie industrielle et commerciale ; les banques ne payant plus, s'élevait le bouillonnement.

Le remède fut trouvé, grâce à ces démarches : elles eurent lieu près des usiniers et manufacturiers, en même temps qu'après P.-L.-M. et des pouvoirs publics... Les ateliers demeurent ouverts, sous la promesse formelle que les transports seraient rétablis à brève échéance. Ils le furent le 17 août.

On n'était pas, pour cela, au bout de lamentables complications ; on éprouvait des surprises énormes, et tout au moins singulières : c'est ainsi que les chemins de fer, prétendant que les rubans n'étaient pas des tissus, se refusèrent à les transporter. En France, on élaborait des règlements que le bureaucrate s'ingéniait à respecter paribis trop scrupuleusement sans se persévérer une si, comme du la Société des Nations, la lettre tue, l'esprit vivifie. Un décret autorisait la circulation des tissus, mais ce décret ne parlait pas des rubans ! Alors...

Cependant la circulation des produits de rubannerie était de la plus pressante utilité. Lyon recevait bien des soieries. Mais les soieries étaient considérées comme tissus et elles étaient plus favorisées que les rubans passés complétement que la place de Londres — quand on pouvait les lui expédier. Ces expéditions s'imposaient pour qu'on pût maintenir ouvertes les usines ; et combien de difficultés eussent été éparées si les chemins de fer y avaient consenti ! — s'ils avaient eu une concurrence !

Que d'absurdités on dut admettre comme choses raisonnables... Alors qu'on se résignait à transporter les rubans — enfin ! — en engouffrant pour ne point transporter de papiers d'emballage, sous prétexte que le papier d'emballage était du papier, lequel ne jouissait d'aucune faveur de circulation.

Pour conjurer la crise, il fallut de la persévérance. C'est l'honorable M. Tavernier qui en manifesta le plus. Il fut Saint-Etienne n'était pas sous la dépendance unique d'une voie ferrée parfaitement insuffisante ; — si le canal de la Loire au Rhône, demandé en vain depuis un siècle par la Chambre de Commerce, le Conseil général et tous les corps élus, était un fait accompli.

Il faut espérer que la loque qui se dégage de la guerre ne nous mettra pas en face des mêmes éventualités dans vingt ans, d'autant plus que Saint-Etienne ne connaîtra son apogée industrielle et commerciale qu'à cette seule condition.

En matière économique, qui ne progresse pas, regresse. On ne saurait trop en être convaincu. Aussi la ligne de conduite des Pouvoirs Publics de demain est-elle toute tracée. Nous précisons dans un prochain article.

Hector DEFANCE.

119, Jeanneuse. — X 98 h. 08, 9, rue du Général Blassat.

19e section. — A 20 h. 30, 4 bis, rue Floyet ; La Commission fédérale. Sa mission de la carte.

20e, Belleville, Saint-Fargeau. — A 21 heures, 23, rue Piat ; Commission administrative de concentration.

Boulogne-Billancourt. — A 20 h. 30, à la Coopérative, 125, boulevard de Strasbourg.

Leipziger-Montmartre (Cercle des coopérateurs). — A 20 h. 30, à la mairie, conférence de M. Pousin.

Avenir social. — A 20 heures, 49, rue de Brest.

LE "TIP" remplace le Beurro
CHEZ TOUTS MARCBANDS DE BEURRO et CONFECT. (145 le 17/21).

Varités
Un Heureux Musée

La bonne ville de Clamecy est une ville heureuse, elle s'honore d'un musée qui, par les richesses incomparables qu'il renferme et les dons dont il est comblé, n'a rien à envier au British Museum ni à notre Louvre national.

Jugez-en plutôt par cette liste de dons parue dans le journal « Le Petit Clamecycois » :

MUSEE. — Le Musée de Clamecy a reçu comme dons :

De M. Gaston du Courdry :
Un numéro du quotidien *avec Paris, d'Abbeville*, en date du 28 août 1916.

De M. X... :
Le numéro 2 du journal : *La Vie Politastique*, contenant la chanson-marche de la 12e division.

De M. Pion Fernand, à l'Indépendance :
Un sou datant de 1753, monnaie papale de Benoît XIV.

De M. L... :
Le numéro 202 du *Bulletin des Armées* (mentionnant les suppléments). — Plusieurs journaux anglais de 1916.

De M. A. L... :
Une photographie de blessés allemands en traitement à l'hôpital de X...

D'un poilu clamecyois :
Les numéros 20 et 21 du journal illustré : *L'Écho des Gorbis*, dont le musée possède la collection complète, à cartes postales désignées au front par Louis Fort et Franz Malzac.

D'un poilu morvandais :
Une image d'Épinal, faite par Hansi, pour le deuxième emprunt ; cette image a été travaillée par une balle de shrapnell, tirée tout autour du trou et maculée par la boue de la Somme. Le poilu morvandais accompagnant son envoi d'une lettre enthousiaste qui termine en disant : « On les aura ». Quand il rentra au Morvan, après la victoire, il vint au musée pour voir si l'on a bien conservé son précieux souvenir.

De M. P... :
Le Bulletin des Armées : numéros 209, 210, 211, 212, avec leurs suppléments.

Tous nos remerciements.
Les Conservateurs du Musée.

Et comment ! MM. les Conservateurs de ce musée sont des enfants gâtés et ils ne sauraient assez remercier la brave population clamecyoise... Pensez donc ! un sou de Benoît XIV, des numéros de journaux, par ces temps où le papier est si cher !... Plus loin, dans le même journal, cet avis nous saute aux yeux :

GENDARMERIE. — Un cheval réformé, âgé de douze ans, des brigades de Clamecy, sera vendu le samedi 31 octobre 1916, à une heure du soir, place de l'Église, à Clamecy.

Un cheval réformé, âgé de douze ans !
Qu'en pensez-vous, MM. les Conservateurs, ne serait-ce pas là une pièce d'une infinie valeur ?

Allons dépêchez-vous, bons patriotes de Clamecy, d'honorer de ce don votre Musée municipal.

Victor BONNANGE.
Nous recommandons à nos correspondants d'écrire toujours
CLAIREMENT ET BRIEVEMENT
Plus les lettres sont brèves, plus les réponses sont rapides.

CE SOIR
Théâtres
COMEDIE-FRANÇAISE. — 8 h. Le Stradivarius, ou l'on s'ennuie.
ODEON. — 8 h. 15. Les Femmes de Bonheur, comédie.
OPERA-COMIQUE. — 8 h. 15. Le Médecin malgré lui.
THEATRE-LYRIQUE. — 8 h. 15. Les Femmes de Bonheur.

THEATRE SAINT-MARTIN. — Tous les soirs, 8 h. 15. Mlle Maguette, 2 h. 15, jeudi et dimanche. Mmes Simonne, C. Margot, Pascal, MM. J. Coquelin, L. Gauthier, Kemm, Sazalis, J. Duval.
NOUVEL-AMBIGU. — 8 h. 30. Le Maître de Forges.
VARIÉTÉS. — 8 h. 15. Les Femmes de Bonheur.
THEATRE SARAH-BERNHARDT. — 8 h. 15. Les Femmes de Bonheur.

DANS LES GARNIS.
PARIS. — 8 h. 30. La seconde Madame Tanguy.
GRAND-GUIGNOL. — 8 h. 30. La Marque de la Bête, d'après Kipling ; Ah ! quelle averse ! l'intrigue, Monsieur Métré.
VAUDEVILLE. — 8 h. 30 et 8 h. 45. Paris pendant la Guerre, revue cinématographique.
NOUVEAU-CASINO. — 8 h. 30. Antonio, détective.
DEJAZET. — 8 h. 1. On jase à Dejazet, revue.
MICHEL. — 8 h. 30. Bravo, revue.
CLUNY. — 8 h. 15. Le Truc de la Boniche.
APOLLO. — La Démoniaque du Printemps.
ALBERT Ier. — 8 h. 30. L'Attentat de la Maison Rouge.

MUSIC-HALLS - Concerts - Cabarets
FOLIES-BERGÈRE. — 8 h. 15. L'Archiduc des Folies Bergères.
RENESSEANCE. — 8 h. 30. Les Femmes de Bonheur. Le célèbre comique PRINCE, des Variétés, RIGANDI (en chair et en os) et sa troupe dans Les Femmes de Bonheur. Jeudi, samedi et dimanche, 15 articles.
OLYMPIA. — 7 h. 30 et 8 h. 30. Concert. Attractions.
SCALA. — Revue.
ELDORADO. — 8 h. 30. Monsieur Victor, avec Dranem.
BATACLAN. — 8 h. 30. Ça ça ça, revue.
GAITE ROCHECOUART. — 8 h. 30. Y a du nouveau, revue.
NOLLIN DE LA CHANSON. — 8 h. 1. Les Chansonniers et la Revue.
LA CHAMBIÈRE. — 8 h. 1. Les Chansonniers et la Revue.
PIE QUI CHANTE. — 8 h. 30. Les Chansonniers et la Revue.
CACI. — Helice.
CASINO DE PARIS. — 8 h. 30. Music-Hall.
CONCERT MAYOL (Pal. Gu.) (68-67). — Le célèbre comique PRINCE, des Variétés, RIGANDI (en chair et en os) et sa troupe dans Les Femmes de Bonheur. Jeudi, samedi et dimanche, 15 articles.

THEATRE PALACE (Gu.) (43-30). — Non ! Tu Jardines la revue ; Les deux Dindons, opérette.

LES MYSTÈRES DE NEW-YORK JONT ÉCLOS.
Nous apprenons qu'un contrat vient d'être signé entre une librairie populaire et la société cinématographique qui vient de publier un Chantecoq, le roman d'Arthur Bernède.

Chaque semaine sera mis en vente un épisode du roman, précédant de huit jours les faits qui se dérouleront sur l'écran. Il ne faut jamais rien faire devant les enfants.

Aux Écoutes

La
C'est bien, c'est entendu. On crée la Ligue du Souvenir, pour qu'il n'y ait jamais de s'effaçent entre les peuples déshonorés, les ferments de discorde qui déchaineront dans l'avenir des conflits nouveaux, naissant des vieux conflits dont on perpétuera le souvenir.

C'est bien, c'est entendu. On crée la Ligue du Souvenir, pour qu'il n'y ait jamais de s'effaçent entre les peuples déshonorés, les ferments de discorde qui déchaineront dans l'avenir des conflits nouveaux, naissant des vieux conflits dont on perpétuera le souvenir.

Car enfin, il faudrait de la franchise. Ceux qui veulent les Français n'oubliant pas, disent ceci :

« Qu'advient-il après la guerre ? Nous ne voulons pas le rechercher. Nous ne combattons aucune tentative, nous ne voulons dissiper que l'ignorance. Les hommes, selon leurs tempéraments divers, parviennent à la Bête allemande s'ils le veulent et quand ils le voudront ; ils lui pardonnent sans conditions ou aux conditions qu'ils auront fixées ; mais il faut d'abord qu'ils sachent la vérité. »

Ces paroles, signées de M.M. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle ; G. Simon, maire de Nancy ; G. Keller, maire de Lunéville

reste fidèle, car sa longue absence n'est pas volontaire et je ne me plains à Dieu que de ses ennemis.

Omar ayant écouté cette femme, prit des informations. Après avoir appris qu'elle était fort honnête et que son mari servait dans l'armée depuis deux ans, il alla trouver sa fille Hafsa, une des veuves du Prophète, et lui dit :

Hafsa, tu es veuve du Prophète et peut-être le plus s'ère et le plus sincère des femmes musulmanes. Je te prie de me renseigner sur un point très important ; laisse de côté la pudeur pour l'instant, car l'affaire est sérieuse.

« Je suis prête à te satisfaire. De quoi s'agit-il ? »
« Pendant combien de temps une femme bien née peut-elle supporter l'absence de l'époux ? »
« Quatre mois, répondit Hafsa.
« Et cinq mois ?
« Elle les supporterait péniblement.
« Non, dit Hafsa, elle ne pourra les supporter sans manquer à son époux. »

Omar convoqua ensuite une assemblée de vieilles matrones et les consulta sur le même sujet. Il obtint d'elles la même réponse. Il fit revenir le mari dont l'épouse subsistait de si cruels insomnies, et il organisa aux chefs de ses armées de ne plus retenir les hommes plus de quatre mois, sans leur accorder des congés, pour leur permettre de consoler leurs femmes.

Il ne faut pas oublier que les femmes d'Orient ont moins de retenue que les Européennes et vivent sous un climat plus chaud que le nôtre.

Poste restante
C'est ce soir mercredi, qu'à 5 h. 30, au siège social 37, boulevard des Haies, la réunion de l'Association des Journalistes mobilisés.

Nécrologie
Le Mark Twain de la littérature juive Salomon Alekhanov est mort à New-York, en pleine maladie cardiaque.
Un nouveau deuil vient de frapper cette littérature en la personne du grand poète Yehosh Salomon Fog, décédé le 6 octobre, à Odessa, à l'âge de 66 ans.

La guerre vient de nous ravir dans sa plume mûrie un excellent journaliste, Pierre Jean. Ce délicat poète est tombé momentanément frappé le 5 octobre.

M. Pierre Quentin Banchard, conseiller municipal du quartier des Champe-Élysées, mobilisé en qualité de capitaine d'infanterie, vient de terminer momentanément frappé dans un des derniers combats livrés sur la Somme.

Il est le fils de M. Maurice Quentin Banchard, également conseiller municipal.

Lectures
NOTRE AVENIR (1)
Sous le titre de « Notre Avenir », M. Victor Cambon vient de faire paraître un livre, un recueil très important de ses articles et conférences.

Ce livre qui, par la documentation et les moyens de l'auteur, est appelé à faire autorité en France, intéressera vivement tous les hommes qui se préoccupent de ce que sera la France et le monde, quand la guerre aura cessé d'être « la raison de vivre de l'humanité ». Il convient dès l'abord, de noter cette phrase que M. Victor Cambon prononça le 25 juin de l'année dernière à la conférence qu'il fit à la salle des Ingénieurs civils.

« Elle montre que M. Cambon n'est pas parti d'un idéalisme qui baigne la richesse et la prospérité idéales de la France future, en oubliant qu'une chose : la possibilité. »

C'est avec la logique que l'auteur conclut et non par ce qu'il désire.
« Il ne faut pas, dit-il, suivre ces éternes contradictions qui prédisent qu'après la guerre l'industrie française n'aura qu'à se baisser pour recueillir l'héritage de l'expansion allemande à travers le monde... si, ajoutés plus loin M. Cambon, si l'héritage il y a... »

« Il est certain que les vainqueurs ne devront pas s'endormir sur leurs lauriers, non seulement parce que les vaincus auront à cœur de prendre leur revanche au moins économique, et que leurs qualités de travailleurs et d'industriels d'opindardier feront toujours d'eux des concurrents redoutables, mais aussi parce que les peuples seront mieux à même de profiter des conditions nouvelles, s'étant démesurément enrichis pendant la guerre et ne devant pas, après, se trouver écrasés par la surcharge d'impôts. »

(1) Victor Cambon. Payot, éditeur. 8 fr. 50.

DAME demande gérance ou achat librairie ou autre commerce. Pas d'interim. Mad. Chateignol, 11, rue Troussaint.

JEUNE HOMME 18 ans connaît littérature, très bonne instruction, libre matin ou après-midi, demande place de secrétaire ou collaborateur. Écrire à M. Stani, 20, rue de Nolay, Aux Lilas.

JEUNE FEMME 25 ans, bonne éducation, demande emploi, se mettrait vite au courant ; rétributions modestes.

JEUNE FEMME 30 ans, 10 ans commerce gros et détail, demande place vendeuse ou manutentionnaire.

DEMANDE à louer appartement meublé, deux chambres, cuisine, salle à manger. Écr. : Buxel, villa Châteauneuf, Montmorency.

NOUVEAUTES ALBERT-PALACE. — La série des grandes épopées est des films sensationnels, continue à l'Albert-Palace. Films divers mondiaux, etc. Grand orchestre symphonique. Séances permanentes de 2 heures à 11 heures.

NOUVEL-AMBIGU. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi et dimanche.

PORTES-SAINTE-MARTIN. — L'Infidèle, pur chef d'œuvre poétique du maître du théâtre d'aujourd'hui, Le Sphinx, drame étrange et impressionnant, forment le spectacle de la Porte-Saint-Martin. Ces deux œuvres, représentations limitées de l'opéra de ces deux œuvres l'attirait qui en a déterminé le succès.

RENAISSANCE. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi et dimanche.

THEATRE SAINT-MARTIN. — L'Infidèle, pur chef d'œuvre poétique du maître du théâtre d'aujourd'hui, Le Sphinx, drame étrange et impressionnant, forment le spectacle de la Porte-Saint-Martin. Ces deux œuvres, représentations limitées de l'opéra de ces deux œuvres l'attirait qui en a déterminé le succès.

LE RENAISSANCE. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi et dimanche.

THEATRE SAINT-MARTIN. — L'Infidèle, pur chef d'œuvre poétique du maître du théâtre d'aujourd'hui, Le Sphinx, drame étrange et impressionnant, forment le spectacle de la Porte-Saint-Martin. Ces deux œuvres, représentations limitées de l'opéra de ces deux œuvres l'attirait qui en a déterminé le succès.

LE RENAISSANCE. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi et dimanche.

THEATRE SAINT-MARTIN. — L'Infidèle, pur chef d'œuvre poétique du maître du théâtre d'aujourd'hui, Le Sphinx, drame étrange et impressionnant, forment le spectacle de la Porte-Saint-Martin. Ces deux œuvres, représentations limitées de l'opéra de ces deux œuvres l'attirait qui en a déterminé le succès.

LE RENAISSANCE. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi et dimanche.

THEATRE SAINT-MARTIN. — L'Infidèle, pur chef d'œuvre poétique du maître du théâtre d'aujourd'hui, Le Sphinx, drame étrange et impressionnant, forment le spectacle de la Porte-Saint-Martin. Ces deux œuvres, représentations limitées de l'opéra de ces deux œuvres l'attirait qui en a déterminé le succès.

LE RENAISSANCE. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi et dimanche.

THEATRE SAINT-MARTIN. — L'Infidèle, pur chef d'œuvre poétique du maître du théâtre d'aujourd'hui, Le Sphinx, drame étrange et impressionnant, forment le spectacle de la Porte-Saint-Martin. Ces deux œuvres, représentations limitées de l'opéra de ces deux œuvres l'attirait qui en a déterminé le succès.

LE RENAISSANCE. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi et dimanche.

THEATRE SAINT-MARTIN. — L'Infidèle, pur chef d'œuvre poétique du maître du théâtre d'aujourd'hui, Le Sphinx, drame étrange et impressionnant, forment le spectacle de la Porte-Saint-Martin. Ces deux œuvres, représentations limitées de l'opéra de ces deux œuvres l'attirait qui en a déterminé le succès.

LE RENAISSANCE. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi et dimanche.

THEATRE SAINT-MARTIN. — L'Infidèle, pur chef d'œuvre poétique du maître du théâtre d'aujourd'hui, Le Sphinx, drame étrange et impressionnant, forment le spectacle de la Porte-Saint-Martin. Ces deux œuvres, représentations limitées de l'opéra de ces deux œuvres l'attirait qui en a déterminé le succès.

LE RENAISSANCE. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi et dimanche.

THEATRE SAINT-MARTIN. — L'Infidèle, pur chef d'œuvre poétique du maître du théâtre d'aujourd'hui, Le Sphinx, drame étrange et impressionnant, forment le spectacle de la Porte-Saint-Martin. Ces deux œuvres, représentations limitées de l'opéra de ces deux œuvres l'attirait qui en a déterminé le succès.

LE RENAISSANCE. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi et dimanche.

THEATRE SAINT-MARTIN. — L'Infidèle, pur chef d'œuvre poétique du maître du théâtre d'aujourd'hui, Le Sphinx, drame étrange et impressionnant, forment le spectacle de la Porte-Saint-Martin. Ces deux œuvres, représentations limitées de l'opéra de ces deux œuvres l'attirait qui en a déterminé le succès.

LE RENAISSANCE. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi et dimanche.

THEATRE SAINT-MARTIN. — L'Infidèle, pur chef d'œuvre poétique du maître du théâtre d'aujourd'hui, Le Sphinx, drame étrange et impressionnant, forment le spectacle de la Porte-Saint-Martin. Ces deux œuvres, représentations limitées de l'opéra de ces deux œuvres l'attirait qui en a déterminé le succès.

LE RENAISSANCE. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi et dimanche.

THEATRE SAINT-MARTIN. — L'Infidèle, pur chef d'œuvre poétique du maître du théâtre d'aujourd'hui, Le Sphinx, drame étrange et impressionnant, forment le spectacle de la Porte-Saint-Martin. Ces deux œuvres, représentations limitées de l'opéra de ces deux œuvres l'attirait qui en a déterminé le succès.

LE RENAISSANCE. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi et dimanche.

THEATRE SAINT-MARTIN. — L'Infidèle, pur chef d'œuvre poétique du maître du théâtre d'aujourd'hui, Le Sphinx, drame étrange et impressionnant, forment le spectacle de la Porte-Saint-Martin. Ces deux œuvres, représentations limitées de l'opéra de ces deux œuvres l'attirait qui en a déterminé le succès.

LE RENAISSANCE. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi et dimanche.

THEATRE SAINT-MARTIN. — L'Infidèle, pur chef d'œuvre poétique du maître du théâtre d'aujourd'hui, Le Sphinx, drame étrange et impressionnant, forment le spectacle de la Porte-Saint-Martin. Ces deux œuvres, représentations limitées de l'opéra de ces deux œuvres l'attirait qui en a déterminé le succès.

LE RENAISSANCE. — C'était hier, pour la présente reprise, la cinquantaine représentation du Maître de Forges. La célèbre pièce de M. G. Ohsel, chaque fois qu'elle est reprise, réalise les recettes les plus fortes. Le Maître de Forges est représenté tous les soirs et, en matinée, jeudi